

En trois questions

Serge Patrice Thibodeau

Numéro 122, été 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36488ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Thibodeau, S. P. (2006). En trois questions. *Lettres québécoises*, (122), 5–5.

En trois questions

Demander à un écrivain de broser son autoportrait, c'est lui offrir un miroir qu'il ajoutera à sa collection. Ou bien il se défile, ou bien il erre dans les coulisses du possible, débroussaillant son jardin secret à la recherche d'un détail. D'une anecdote à raconter devant la caméra. D'un souvenir récurrent à dévoiler. D'une pose, même. Sinon d'une posture, quand on le fait devant un public mêlé de lectrices fidèles et d'écrivaines, de lecteurs curieux et d'écrivains. En fait, ça revient à la même chose que d'essayer de répondre à la question inévitable qu'on me pose depuis des années dans l'avion, le bus ou le bateau : *Que faites-vous dans la vie ?*

En janvier dernier, je naviguais sur le canal Beagle qui relie l'Atlantique au Pacifique, en rêvassant à Darwin et au capitaine Fitz Roy, quand un couple franco-basque s'est assis à côté de moi. Je n'avais parlé que le castillan depuis douze jours et la langue française me démangeait. J'ai fait un effort de sociabilité en les saluant et en engageant la conversation. Dans un monde où l'être humain est d'abord et avant tout identifié puis évalué socialement par son travail, ça n'a pas pris de temps pour que surgisse la question fatale : *Que faites-vous dans la vie ?*

Soupir. Par où commencer ? J'ai vite réagi : je voyage. Hier, par exemple, j'ai traversé le détroit de Magellan en bateau, émerveillé comme un gamin, au milieu d'un détour par le Chili, puis j'ai franchi en autobus le spectaculaire col de Garibaldi, au cœur de la Terre de Feu, juste avant d'atteindre Ushuaia, le bout du monde. Il y a une semaine, je me suis retrouvé dans une réserve peuplée de deux millions de manchots de Magellan, à Punta Tombo, en Patagonie, où j'ai rencontré un couple d'Allemands exténués par leur marathon de trois semaines au Brésil, en Argentine, au Chili et à l'île de Pâques. De quoi me rendre compte que je suis un voyageur plutôt lent. Un peu crâneur sur les bords, j'ajoute que des histoires de voyage, j'en ai emmagasiné des centaines depuis trente ans. Impressionné, bien entendu, le Basque est quand même insatisfait : *Écrivain ! Sans indiscretion, ça vous permet de vivre ET de voyager ???* On est toujours surpris d'apprendre qu'effectivement, c'est le cas ; j'ai arpenté la planète sans jamais posséder un permis de conduire.

Reste que si l'écriture me permet de voyager, c'est d'abord à cause de la chance mélangée à une certaine éthique du travail ; je reçois beaucoup, et je donne beaucoup. J'ai choisi de m'investir dans la liberté de vivre simplement ; j'ai essayé

de me rendre utile tout en consacrant la plus grande partie de mon temps à l'écriture. Malgré les apparences, ça n'a jamais été facile, et la stabilité n'est pas plus assurée maintenant qu'elle ne l'était il y a quinze ans, pas plus pour moi que pour les autres. Mais jamais au monde je n'hésiterais à refaire le même chemin, s'il le fallait.

Un chemin qui part de loin. *D'où êtes-vous ?* Ce qui revient à dire : *Qui êtes-vous ?* C'est l'heure du passeport et des identités gigognes. Du résumé rapide des trois cent cinquante ans de ma famille en terre d'Acadie, le long du littoral Atlantique, au nord-est de l'Amérique. L'Acadie ? La première image que j'en ai remonte à loin, c'est une histoire qu'on m'a racontée.

Au début du mois d'août 1959, ma mère sort prendre l'air sur le perron d'en avant. Elle décide d'aller se promener, mais elle manque la première marche et déboule l'escalier, se retrouvant étendue de tout son long, le visage dans le gravier, incapable de se relever. Heureusement, un oncle passe par là et l'aide à se remettre debout. Tout le monde est inquiet, elle la première, qui se souvient vaguement que, quelques jours après, l'accouchement a lieu très tard en soirée. Étrange expression que celle de naître sous une bonne ou une mauvaise étoile. Je pousse mon premier cri et je goûte à mon premier repas sous une pluie d'étoiles filantes. C'est la nuit des Perséides, et je serai nomade.

Six ans plus tard, au retour de ma première journée à l'école, mon père m'offre en cadeau ma première montre-bracelet. Il me transmet sans le savoir son obsession du temps qui passe. Mes premières perceptions tridimensionnelles de l'espace me viennent aussi de lui. Mon village natal, Rivière-Verte, est composé de trois territoires distincts parallèles au fleuve Saint-Jean : le bord, les concessions et la montagne. À vingt ans, je calcule que mon père a conduit son camion sur une distance équivalant au moins à neuf fois le tour de l'équateur. Dans la trentaine, je lis *Témoin nomade* de l'ami et compagnon chercheur Paul Chamberland : « Le nomade est celui qui consent à décevoir. » L'expérience m'apprendra ensuite que le nomade est aussi celui qui consent à être déçu.

L'homme mûr que je suis consent aussi à être déçu, je l'ai été au début de mon séjour en Argentine, et je l'explique au couple franco-basque. J'avais espéré me

rendre dans les Andes, à El Calafate, pour voir le glacier Perito Moreno. C'est la haute saison et les billets d'avion sont réservés pour des semaines à venir. J'ai déniché de peine et de misère un billet de retour pour Buenos Aires et il me reste encore quinze jours de voyage ; je ne sais pas trop où aller. Je sais toutefois que je ne peux pas partir ailleurs qu'à l'aventure. Comme on passe d'un projet littéraire à un autre, je refais ma valise, je traverse le Río de la Plata à bord d'un autre bateau et me voilà en route pour l'Uruguay.

Le couple franco-basque ne le saura jamais.



SERGE PATRICE THIBODEAU